

RSR – DARE DARE

Le 7 octobre 2009 – Par Marc Berman

Martine Béguin : Marc Berman, hier soir vous étiez au Théâtre du Grütli à la première de *Déficit de Larmes*, un spectacle qu'on pourrait qualifier de work-in-progress, un spectacle qui signe Maya Bösch, metteur en scène et co-directrice du Théâtre du Grütli. Qu'avez-vous pensé de cette création ?

Marc Berman : Par rapport au work-in-progress, c'est quand même six mois de travail, donc c'est un work-in-progress, mais on va voir pourquoi. Qu'est ce que j'en ai pensé ? C est une question à laquelle je n'ai pas vraiment trouvé de réponse très précise ce matin en réfléchissant au spectacle. Finalement ça ne m'a pas tellement étonné, parce qu'on est dans le théâtre de recherche, pour lequel le spectateur doit inventer sur le moment ses propres codes de réception, c'est donc exigeant pour le spectateur. Avec ce *Déficit de Larmes*, Maya Bösch propose un monde étrange, dont on peut à la fois dire qu'il est inquiétant et apaisant, qu'il est enragé et joueur, qu'on peut aimer ce monde et on peut ne pas l'aimer.

Martine Béguin : Je trouve que c'est un peu une réponse de normand que vous nous faites là Marc. Qu'est-ce qu'on peut à la fois aimer et ne pas aimer ?

Marc Berman : Je crois que ça marchera mieux avec un exemple. Je vais prendre l'exemple de l'avant dernière séquence du spectacle. On se trouve tassé avec tout le public, dans une petite salle de répétition, face à une caisse en bois ouverte, dans laquelle pend un cheval mort. Et alors que vous contemplez cette grosse bête dont vous sentez le poids sur les épaules, un homme mort, lui aussi s'est pendu, commence à vous donner son point de vue sur la vie. La sensation d'inconfort du confinement et la fascination qui exerce sur nous la vision d'un gros animal mort doublé de ce discours qui vient comme un flot de mots que l'on n'écoute plus. Cette sensation est à la fois agréable et désagréable. Voilà, ça c'était un exemple.

Martine Béguin : Toujours aussi obscur pour moi, j'avoue. Est-ce qu'il est peut-être envisageable de raconter ce *Déficit de larmes* ?

Marc Berman : Alors de le raconter... Il n'y a pas d'histoire au fait, on est dans du fragment, Maya Bösch nous montre ce qui donne peut-être l'impression d'un work-in-progress, mais ce n'en est pas un. A mon avis c'est une forme qui est très aboutie, mais ça aurait pu être ce fragment là ou un autre fragment. En tout cas aux yeux du spectateur que je suis. Parce que Maya Bösch, ce qu'elle va faire à défaut de nous montrer une histoire, elle nous montre les émotions que vivent les êtres humains dans leur rapport au monde. C'est un théâtre, je dirais presque un théâtre abstrait, visuel, sonore, le texte est presque accessoire et pendant tout le spectacle, le public est disposé au tour d'une gigantesque poche d'eau, il y a 40 000 litres d'eau dans cette poche, c'est une espèce d'outre noire de quinze mètres de long sur cinq mètres de large qui pourrait peut-être, contenir toutes les larmes du monde, des larmes de douleur, de détresse, de rire...

Martine Béguin : Je commence à comprendre, en tout cas le titre.

Marc Berman : Donc cette bouillotte géante est là face à nous et raisonne du son apaisant de l'eau, donc c'est comme un souvenir du ventre de la mère, mais raisonne également du son effrayant, quasi industriel ou de catastrophe naturelle,

évoquant le tsunami et la noyade. Les sept comédiens tournent autour de cet objet bizarre et spectaculaire. Ils glissent, rampent, butent sur lui, ils le frappent et cette énorme quantité d'eau invisible est comme le cœur de leur vie, c'est leurs émotions qui crèvent les yeux par leur masse, mais qui demeurent cachées dans cette poche en plastique noire. Cette poche en plastique noire c'est leurs corps qu'ils caressent ou violentent.

Martine Béguin : On comprend ce qu'ils font, quel rapport entretiennent-ils avec ce réservoir d'eau ?

Marc Berman : Pour comprendre, il faut quand même faire un effort d'interprétation. Moi, j'ai vu une manière de représenter ce que nous faisons à nos corps par le simple fait de vivre. Nous sommes en permanence entrain de nous occuper de ce corps, avec plus ou moins de douceur, de violence, de rage ou d'érotisme. Afin d'exprimer les émotions que ce corps contient, de faire jaillir des larmes de joie ou de tristesse, donc il faut être dans l'interprétation malgré tout.

Martine Béguin : Est ce que l'eau jailli finalement de sa poche au cours du spectacle Marc ?

Marc Berman : Alors, non, elle ne sort jamais, parce que le regard que pose Maya Bösch sur notre aptitude à faire sortir nos émotions de nous même est un regard inquiet, en tout cas c'est comme ça que je l'ai perçu. Cependant, cette masse d'eau colossale dont on imagine la puissance si elle devait se libérer, crée durant tout le spectacle une tension impressionnante et c'est sans doute cette tension que nous ressentons lorsque nous sommes sur le point de pleurer, de libérer la force sauvage d'une émotion trop forte pour être contenue dans notre corps. Donc la sensation est paradoxale, en même temps on a envie de voir toute cette eau jaillir du réservoir, ce serait quelque chose finalement de beau et de libérateur, et en même temps le côté incontrôlable et destructeur de cette eau fait peur.

Martine Béguin : Donc je résume Marc Berman, c'est un spectacle que vous recommandez d'aller voir avec la volonté de faire un effort d'interprétation, de ne pas s'attendre à une narration et surtout de se munir d'une curiosité face à l'inconnu que l'on nous propose.

.....